
EPOPEES AFRICAINES

Author(s): R. BRUNOT

Source: *Présence Africaine*, Novembre - Décembre 1947, No. 1 (Novembre - Décembre 1947), pp. 176-177

Published by: Présence Africaine Editions

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/24346700>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Présence Africaine*

PRESENCE AFRICAINE

de la sagesse ; pour le Bantou, la sagesse naît en lui en même temps que sa force vitale.

Après l'ontologie et la sagesse, ce sont quelques thèmes de psychologie bantoue que dévoile le père Tempels. La théorie du *mutu* en est le centre, et c'est en terme de force, de cause active qu'il faut encore l'entendre. Ainsi donc tout se tient, et il ne faut pas s'étonner qu'un acte soit reconnu moralement bon, et même juridiquement juste, dans l'exacte mesure où il est reconnu comme ontologiquement bon. C'est encore une fois la métaphysique de la force qui informe la distinction du bien et du mal. Le Père Tempels insiste sur ce point.

Certes ce livre peut prêter à discussion, il se peut même que certaines thèses du P. Tempels ne tiennent pas devant une observation encore plus minutieuse — il faudrait y aller voir ! — mais ce qui n'est pas discutable, semble-t-il, c'est la méthode d'approche de l'âme noire que révèle ce travail ; pour une fois, on n'essaie pas, au risque de la trahir, de plaquer *nos* idées, *nos* systèmes, *notre* culture, sur une réalité originale, on la prend au sérieux, en tant que telle, pour une fois on veut bien prendre le point de vue de l'autre en tant qu'autre et ceci nous semble de la plus haute importance, et somme toute assez neuf, encore que simplement évangélique.

J. H.

EPOPEES AFRICAINES

Epopées africaines, du général Baratier. Le plus émouvant, le plus charmant recueil de souvenirs du temps héroïque de la pacification de l'Afrique noire : édité il y a quelque trente ans par Arthème Fayard, dans sa série de la « modern-bibliothèque ».

Si un jeune homme de l'Ecole de la France d'outre-mer peut lire le premier de ces contes : *Moriba Keïba*, sans que sa gorge se serre, je lui conseille d'abandonner... Ce test-lui montrera qu'il lui manquerait sans doute « cette parcelle d'amour » dont parlait Lyautey, « et sans laquelle on ne fait rien de grand », d'amour pour les braves gens d'Afrique.

Pour moi, je ne suis jamais passé à Toumadi, où est enterré Moriba, sans aller, avec les gardes et les vieux tirailleurs, saluer la tombe de celui qui avait sauvé l'avant-garde de la mission Marchand dans les marais du Bahr-el-Ghazal. Cela, parce que rien ne touche davantage les humbles que la « considération » de ceux qu'ils estiment comme leurs supérieurs. « Le mépris, disait Renan, est la seule chose pénible pour les âmes simples. »

Lisez : *Epopées africaines* et voyez comme ce magnifique soldat que fut Baratier considère ses tirailleurs :

Relatant le fait d'armes de l'un d'eux qui s'offre en cible à l'ennemi pour leur crier : « N'avancez pas, y en a sauvages ! », il réédite, écrit-il, le cri sublime de d'Assas : « A moi d'Auvergne, ce sont les ennemis ! »

Et cette extraordinaire retraite de Zinder, où Samba Taraoré et Kouby Keïta bravent, jusqu'à leurs dernières cartouches, avec une poignée d'hommes, l'armée du sultan Almadou.

Il n'y a pas de récits plus évocateurs de ce passé, plus gonflés

NOTES DE LECTURE

d'amour pour ces soldats africains qui ont libéré leurs frères de l'esclavage, des massacres des tyrans et de l'angoisse.

La paix française, c'est un grand bienfait indiscutable. A ceux qui pourraient en douter, quelques récits de la « Colonne de Kong » montreront ce que pouvait être le Soudan sous la terreur d'un Samony.

Certes, tout cela c'est le vieux temps. C'est aux fils de ces Africains qu'il nous faut penser aujourd'hui. Notre devoir de reconnaissance envers leurs pères, notre devoir humain envers ces fils, c'est de leur apporter l'instruction dont ils sont justement avides.

Je souhaite que « Présence africaine » contribue à cette œuvre, le vrai ciment de notre Union française.

R. BRUNOT.

CAHIER D'UN RETOUR AU PAYS NATAL

par Aimé CESAIRE (1)

Ce long poème d'Aimé Césaire fut, dès l'après-guerre, le premier de son œuvre à être connu de quelques curieux des nouveautés littéraires. Ils y virent l'annonce d'une renaissance de la littérature de violence, un rameau nouveau venu et prometteur du mouvement surréaliste enterré par les événements passés. D'autres poèmes, notamment dans la revue *Fontaine*, et un recueil intitulé : *Les Armes miraculeuses*, paru chez Gallimard, suivirent. Ils furent jugés de même lignée. Les relations cordiales nouées à La Martinique, dès 1941, entre Césaire et André Breton, manifestaient la parenté des deux écrivains ; le poète antillais apparut alors comme un neuf et sauvage surgeon jailli du vieil arbre.

Dans l'édition récente faite par Bordas : *Le Cahier du Retour* est précédé d'une consécration Breton, déjà parue dans un des premiers numéros de *Fontaine*, si j'ai bonne mémoire. Le titre : « un grand poète noir ». La dignité de « grand poète » n'est accordée que difficilement par le maître du surréalisme ; il y faut des garanties sérieuses. Ce sont elles — et aussi les garants — qu'il expose et examine dans sa préface. Le garant essentiel, c'est Lautréamont ; du Comte, Césaire a dit : « La poésie de Lautréamont, belle comme un décret d'expropriation... » Les garants : le fait d'avoir, en cette pleine période « qui portait la marque du masochisme », proclamé : « Nous sommes de ceux qui disent non à l'ombre » ; et aussi garanties essentielles ces trois capacités : « Le don du chant, la capacité de refus, le pouvoir de transmutation ». Moyennant quoi, A. Breton lance une magnifique formule : « La parole d'Aimé Césaire, belle comme l'oxygène naissant ».

Le *Cahier d'un retour au pays natal* fut écrit à Paris, alors que Césaire, quittant l'Ecole normale supérieure, s'apprêtait à revenir à La Martinique. Et son rêve s'ouvre sur une vision réelle et tragique des Antilles :

« Au bout du petit matin bourgeonnant d'anses frêles, les Antilles qui ont faim, les Antilles grêlées de petite vérole, les Antilles dynamitées d'alcool, échouées dans la boue de cette baie, dans la poussière de cette ville, sinistrement échouées ».

(1) Bordas, 1947. Préface d'André Breton. La majeure partie de ce poème avait paru dans la revue *Volontés*, en 1939 ; sans succès.